

LE MAUSOLÉE
DE
LADY RACHEL



MFK

Le Mausolée de
Lady Rachel

© MFK, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0478-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Pour toute bonne moisissure, l'odeur de l'eau croupie est sûrement le parfum du Paradis. Un majordome digne de ce nom devrait au contraire s'en horrifier. Oui, oui, je le devrais, c'est certain. Les yeux mi-clos, je l'inspire pourtant à petites bouffées, comme on se love au petit matin dans la tiédeur d'une couverture froissée. Mais mon épaule gauche ankylosée ne tarde pas à me lancer. Que la terre est basse. Et que le sol est dur contre mes côtes. Je me déplie, précautionneusement. Il est temps que tout recommence.

D'ailleurs, un moellon détaché du mur roule soudain au fond de la pièce, avec un petit claquement mat. La poussière se soulève, mue par d'infimes vibrations. C'est déjà l'heure. La maison se tend, se crispe. Un courant d'air glacial tournoie au centre du vestibule. Elle arrive, elle arrive. Attention. Je retiens mon souffle.

Mais il s'échappe sous la forme d'un soupir agacé. Mes narines pincées par la contrariété sifflent à son passage. Voilà, une fois encore j'ai manqué l'apparition du corps. J'ai beau être d'un naturel curieux, je suis plus lâche encore, et ma détermination fait long feu. Chaque fois, au moment fatidique, mes yeux cillent et se détournent un bref instant. Ma main se lève dans un geste de protection instinctive. Ce qui fait que je ne peux, une fois encore, que constater l'arrivée d'une femme, sans pouvoir expliquer son origine.

Elle est là, donc. Pour le moment, c'est une silhouette recroquevillée sous un amas de cheveux châtain clair et de lin blanc. Son premier souffle balaie le silence du grand vestibule comme une vague. Elle se redresse. Le voile de lin glisse autour d'elle et reprend sa place. C'est une longue chemise, droite, qui la couvre jusqu'aux pieds. Elles sont souvent vêtues ainsi, quand elles arrivent. De temps en temps, l'une d'elles apparaît dans des habits de fêtes, aux extravagants froufrous. Mais le plus souvent, elles sont drapées dans cette chemise longue, monacale et blafarde. Les cheveux défaits. Et le visage aussi.

Enfin, celui-ci reste présentable, si l'on n'est pas trop exigeant. De petites rides marquent le coin des yeux gris qui parcourent la pièce. Les lèvres sont un peu minces, un peu sèches. Pas de première fraîcheur, ma foi. De toute façon, pour ce que ça changera. Au moins, celle-ci ne hurle pas, ne se griffe pas les

joues frénétiquement, et ne s'agite pas dans tous les sens. J'ai eu une période où ce genre de débordements m'amusait. Mon entrée en scène décuplait la furie ambiante, et donnait des résultats assez grandioses. Mais j'aime aussi la théâtralité de quelques mots lancés dans le silence. Pour peu que je donne à ma voix une certaine profondeur, ils flottent comme des bulles majestueuses jusqu'au plafond cathédrale. Aujourd'hui, cela s'y prête, alors allons-y.

Ma large inspiration s'étrangle soudain en un gargouillis peu glorieux. Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Mais où va-t-elle ? C'est par le grand escalier qu'elles doivent monter. Toutes, elles gravissent le grand escalier. Qu'est-ce que celle-ci va faire là-bas, au fond du vestibule ? Cette porte, tout au bout, c'est mon office. Mon office ! Elle ne va pas, elle n'osera pas...

Il fallait que je l'arrête, je me suis jeté en avant, et bêtement je me suis pris les pieds dans un fragment de poutre à demi calciné. J'ai trébuché, fait rouler quelques gravats, enfin j'ai fait du bruit. Et elle s'est retournée. Au moins, elle n'avance plus vers la porte de l'office. Elle me fixe. Comment est-ce possible ? Les yeux gris semblent vraiment posés sur moi. Du coup, je baisse le regard. Et je me vois. Mes mains et mes jambes se discernent au milieu des ruines qui nous entourent. Dans ma précipitation, mon agitation, j'ai perdu de ma transparence spectrale. Cela me contrarie grandement. C'est que j'y tiens tellement. J'aime n'être qu'une ombre, un souffle imprévisible, juste une voix saisissante qui surgit de nulle part. Et voilà que cette femme me voit, alors que je n'ai pas encore commencé à parler. C'est que j'ai un discours à prononcer, moi : il y a des mots qui doivent être dits. Je me hâte.

« Soyez la bienvenue, madame. » Ma voix flotte, tendance fausset. Le commis moyen d'une auberge de campagne aurait plus de charisme. Alors que je suis majordome, le majordome aguerri d'une grande maison. Je dois me reprendre. Concentrons-nous sur les mots. « La vie et la joie ont fui ces lieux depuis longtemps. Ils sont placés entre vos mains. » Jamais je n'ai été aussi mauvais, jamais. Elle me regarde toujours, elle s'approche. Vite, continuons. « Toute chose ici attend de vous sa nouvelle destinée. » Elle n'est plus qu'à quelques mètres. Je vais devoir raccourcir une partie de mon texte. J'aime pourtant tellement le passage où toute matière se voit renouvelée, où tout vient à renaître d'un esprit nouveau. Mais pas le temps de savourer les subtils double-sens de mon évocation de la justice finale. Il faut conclure, maintenant. « Ordonnez, et vous serez exaucée. »

C'était lamentable. Elle est devant moi, là, debout, bêtement. Elle a tout

gâché. Je la hais. Je les hais toutes, mais celle-ci tout spécialement.

— Bonjour.

Quoi, bonjour ? Est-ce qu'on répond « Bonjour » quand on vous offre le pouvoir absolu ? Est-elle stupide ? Ou sourde ? Oui, c'est peut-être parce que son ouïe est défectueuse qu'elle compense un peu sur la vision. Enfin, je suis certain qu'elle a tous les défauts possibles. Le dédain me serre la gorge et me picote l'estomac.

Je dois me reprendre. Les pieds alignés, le dos redressé, le menton relevé juste à l'angle adéquat. Observer, écouter, ne parler qu'à mots choisis. Je suis le serviteur Katz, majordome du domaine, depuis toujours et pour toujours. Je me répète cette même phrase, encore et encore.

2

Plusieurs dizaines de minutes plus tard, je m'y accroche encore. Car si j'ai perdu mon âme il y a longtemps, je refuse de perdre la tête. Je reste digne, ignorant avec superbe l'agitation qui me parcourt le corps, tandis que je suis assis à la table de la cuisine, devant un bol de soupe.

Je me rappelle être resté longtemps dans le vestibule, les yeux fixés sur une petite porte basse, après avoir vu Madame s'y engouffrer. À force d'entendre du bruit, je me suis décidé à franchir ce seuil. Dieu sait pourtant que je m'en abtiens toujours scrupuleusement. Mais puisque la dame de la maison se trouvait aux cuisines, je devais m'y rendre également. Cette phrase seule vrille mes entrailles de majordome. Comme quoi on ne touche jamais le fond du déshonneur. Je pensais que ce domaine avait eu son compte de honte et de ruine, il faut croire que je me trompais.

En entrant, j'ai vu des serviteurs sur les bancs qui longent la grande table. Ils étaient huit, peut-être. Sales, misérables. Des gnomes aux membres grêles et aux visages décharnés, mangés par des yeux énormes. Eux aussi avaient perdu leur transparence. Ils s'effaçaient encore par instant, comme une flamme de bougie qui vacille, mais on les voyait, sans nul doute. Ce n'était pas à leur avantage. Ils se serraient les uns contre les autres, en grappes puantes, tremblantes et geignardes. À leur abjecte soumission ordinaire s'ajoutait une nervosité étrange, une sorte d'avidité. Quelques gouttes de salive leur glissaient entre les chicots. Ils fixaient Madame.

Madame à genoux devant l'âtre, soufflant à pleins poumons sur une dizaine de braises. Madame qui s'arcboute sur la vieille pompe pour remplir d'un fond d'eau le cuvier de granite. Madame qui frotte quelques pièces dépareillées d'une céramique grossière avant de les disposer sur la grande table. Madame qui épiluche prestement quelque tubercules terreux et fripés oubliés au fond d'un bahut – de quel bas-fond nous vient-elle, pour montrer tant d'expérience en matière de pelure de pommes de terre ?

Quand ce sera fini, je nierai tout cela. Je chasserai du fond de mes yeux le moindre souvenir de ces images. Mais pourrai-je aussi chasser de ma bouche la

douce rondeur de cette soupe de légumes ? Pourrai-je effacer du fond de ma gorge cette chaleur qui ruisselle ? Oublier à nouveau et pour toujours la sensation d'un estomac plein ? Je m'y efforcerai, mais je vois bien que les serviteurs de la cuisine n'ont pas et n'auront jamais cette dignité. À présent on ne saurait distinguer quoi ce que ce soit à travers leurs corps. Ils ont une densité que je ne leur ai jamais connue. Leurs visages aussi changent, toujours aussi laids mais à présent chacun à sa manière. Celui-là a le nez fort. Et l'autre, là-bas, des oreilles en chou-fleur, on ne voit que cela. Des épaules carrées, des mains larges et calleuses : cet autre est presque plus grand que moi. Ils sont nombreux, finalement, quinze, vingt peut-être. D'autres sont-ils arrivés, petit à petit ? Difficile d'en être sûr : une fois rassasiés ils se sont mis à s'agiter, à ouvrir les placards, à renverser de l'eau, comme une armée de pantins pris de folie.

Je croise deux grands yeux noirs, directs et franchement hostiles. Même si les larges joues se sont affaissées, même si le corps s'est décharné, vidé de sa graisse jusqu'à la dernière trace, il n'y a aucun doute : c'est la grosse Bertille. Elle règne sur ces cuisines. J'ai choisi de les lui laisser, cela m'évite d'avoir à supporter sa rudesse à la limite de l'insolence, et c'est peu de choses puisque tout le reste du domaine est entre mes mains.

Son regard m'est désagréable et je songe à quitter la pièce. C'est alors que je me rends compte qu'elle a bien changé. Occupé tout à l'heure à observer les visages des serviteurs, je n'ai pas pris garde à ce qu'ils faisaient. Mais aussi improbable que cela puisse paraître, leur agitation désordonnée a finalement produit un effet. La cuisine n'est plus une caverne noire puant le renfermé. À la lumière de la cheminée, et des petites flammes de quelques bougies, la pièce est propre, claire et rangée. Quelques effluves de carottes et de pommes de terre flottent encore dans l'air, mais c'est l'odeur du savon, et de la cire à bois qui prennent maintenant l'avantage, et me chatouillent le nez. Je suis pourtant tout à fait sûr que Madame n'a donné aucun ordre. Sa voix de contralto tranche au milieu des piailllements des serviteurs. Au premier souhait formulé, quel qu'il soit, le domaine entier aurait réagi. Je le sais prêt, mes doigts fourmillent. Sous mes pieds je sens la tension d'un animal sur le point de bondir. Mais pour le moment rien ne lui permet de libérer sa puissance.

Il faut que je surveille cette femme plus étroitement encore, sans me laisser distraire. Elle a noué ses cheveux en un chignon hâtif, en bas de nuque, et couvert ses épaules d'un châle brun qui, à y regarder de plus près, vivait jusqu'à très récemment une existence de torchon. Je fronce le nez. Notre élégante

châtelaine semble à présent vouloir retourner dans le vestibule. Tant mieux, cela ôtera de ma nuque l'emprise des yeux venimeux de la grosse Bertille.

Au sortir de la tiédeur qui baignait la cuisine, un froid soudain nous saisit le corps. L'état du vestibule est bien au-delà de la saleté et du désordre qui régnaient chez Bertille. Les murs sont lézardés de profondes fissures, et zébrés de traînées noires. Des moisissures y ajoutent leur ombre brune et verte. Par la vitre brisée de la fenêtre du fond, un lierre a glissé ses lianes sombres. Elles cascaden jusqu'à terre, submergeant petit à petit le dallage jonché de moellons. Des pieds de meubles calcinés, et des cadres de tableaux fracassés émergent entre les débris du grand lustre et de la rampe d'escalier, qui se sont écrasés au sol.

Observer, écouter, ne parler qu'à mots choisis. C'est ainsi que l'on devine comment prendre les gens. Je sais déjà que cette femme n'est pas sourde. Ses brefs échanges à table avec les serviteurs ont levé tout doute à ce sujet. Je constate à présent qu'elle n'est pas non plus complètement stupide. Car il faut bien lui reconnaître au moins une certaine malice dans le geste. Cette façon qu'elle a de ramasser un objet, de commencer une tâche, sans rien dire, mais avec une énergie silencieuse qui entraîne les serviteurs. Sans qu'ils en aient seulement l'idée, leur agitation inepte se trouve canalisée. Cela court dans tous les sens, se bouscule, s'apostrophe et jacasse à tout va. Et pourtant après un moment le vestibule n'est plus un cratère noir. C'est un chantier organisé. Les petits débris et la poussière ont disparu, balayés et jetés par la fenêtre. Les gros fragments sont poussés vers les murs, triés et empilés. Madame n'a pourtant pratiquement rien dit. Elle travaille, et de temps en temps s'arrête pour considérer un objet. Un petit buste en marbre, fendu jusqu'à l'oreille, ou le cadre d'un tableau. Elle est restée un moment devant les mosaïques qui ornent l'alcôve, sous le grand escalier. D'inspiration antique, elles font toujours leur petit effet. Quand celui qui les observe réalise que les personnages y sont fort nus, et fort occupés à des activités qu'on dissimule habituellement, sa figure s'allonge soudain avec un embarras mêlé de dégoût. Les dames de cette maison les ont fait disparaître à de multiples reprises, le souhait en étant fait avec plus ou moins d'élégance, mais toujours avec une grande netteté.

Mais Madame ne demande rien. Madame ne fait pas disparaître les mosaïques sous l'escalier : Madame les nettoie. Patiemment, fragment par fragment, joint après joint. Il y a dans ses mains une sollicitude étrange, mais qui ne m'est pas inconnue. Loin, loin, au fond de ma mémoire, je revois dans un autre lieu, un

autre temps, des mains baigner avec la même douceur les pieds d'une grand-mère très aimée. J'émerge de ce souvenir avec un léger vertige, quand la voix de Madame résonne près de moi.

— Attention à vous, monsieur Katz.

Je me recule instinctivement pour laisser passer un fragment imposant de la rampe d'escalier, mis en mouvement par une demi-douzaine de gnomes. Une rage folle m'envahit. Mon nom est à moi, je ne leur donne jamais. Pour moi elles sont « Madame », pour elles je suis « la Voix », point. Tous les serviteurs savent combien je tiens à ce secret. Alors, qui a osé, qui a parlé ? Je balaie le vestibule d'un coup d'œil, et je le devine. Cette silhouette rabougrie, là-bas, qui essaie désespérément de retrouver sa transparence, pour se fondre dans le décor. Il perçoit mon courroux, mais le goinfre s'est jeté sur son bol de soupe tout à l'heure, et il ne peut en dissimuler la chaleur. Tu ne m'échapperas pas, vermine. L'énergie du domaine est là, dans mes mains, pleinement disponible. En une seconde et sans un bruit, le traître n'est plus qu'un cloporte gris, qui court s'abriter dans une quelconque fissure. Madame, penchée sur le lourd bloc de pierre qu'elle aidait à transporter, n'a rien pu voir. Elle se retourne, pourtant. Ses yeux parcourent la pièce et reviennent se poser sur moi.

— Monsieur Katz, nous en avons bientôt terminé ici. Voulez-vous bien m'accompagner dans le reste de la maison ?

Tiens donc, elle laisserait là sa petite troupe d'ahuris. Elle ne me manipulera pas aussi facilement qu'eux. Je lui donnerai tout ce qu'elle voudra, certes. Mais il lui faudra le demander : c'est la règle, et il faudra bien qu'elle s'y plie. Je la précède dans l'escalier. Au premier nous trouvons la salle à manger, le grand salon, et le petit salon dans la tour du fond. Les pièces sont vides, et en piteux état. Mais elle les parcourt d'un pas égal, et fait ici et là des commentaires polis. Le monte-plat béant dans la salle à manger est « très pratique », les fenêtres en ogives qui bordent le petit salon sont « charmantes ». Et en ouvrant les grands volets qui calfeutrent le salon, elle suppose « que la vue sur le jardin doit être magnifique en juin, quand la charmille est couverte de roses ». Je ne saurais répondre, évidemment, que ce tas de branches épineuses en contrebas de la terrasse a oublié comment on fleurit. Alors je me contente d'un prudent « Sans doute ».

Quand on a l'éternité devant soi, il est facile de se montrer patient. Tant qu'elle voudra se poser en Sainte-Nitouche, j'attendrai. Elle se lassera de son